

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 17

Artikel: La Mayon à tout le monde : portrait d'autrefois
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197520>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il y a la *pluie ballante*, qui tombe dru, égale, sans pitié, sans arrêt, battant le pavé, hachant les arbres, sapant les cheminées, fouettant les vitres : vraie et copieuse pluie d'hiver.

Il y a l'*averse*, un seuil renversé tout à coup, un nuage qui crève sans dire gare, une trombe qui passe furieuse et rapide, une inondation de cinq minutes.

Il y a l'*ondée*, un diminutif de l'averse, quelque chose de moins brutal, de plus étourdi, de vite séché, presque sans traces.

Il y a la *pluie d'orage*, qui s'annonce par une chaleur suffocante, par de larges gouttes s'aplatissant sur le sol, pleine d'électricité et dégageant de la terre de robustes senteurs.

Il y a enfin la pluie dite du *diable qui bat sa femme*, la pluie traversée par le soleil, la pluie brouillée de rayons d'or, — tableau délicieux.

— Venez plutôt le constater vous-même, dans ce paradis de Montherond.

Votre dévoué,

D.

Coumeint on sà l'âdzo d'on pudzin.

Quand on demandé à cauçon l'âdzo que l'a, vo repond : « Su dê tant. don y'é tant, » à meïn que ne sâi coumeint lo Louis à Marque, qu'avâi de :

— Y'è coumeniçi avoué l'assesseu Bondon, ora comptadès !

Mâ, allâ vai demandâ se n'âdzo à 'na vilha damuzalla ? Va veni asse rodze qu'on pavot et va vo derè que n'a què tant, kâ, cliâio permetès ont adé poaire d'être trâio vilhès et vo sabront adé on part d'ans po que sai de que sèyant onco dzouvenès et adé bounès po on n'amoirà. Mâ tot parâi, quand l'ont la patta d'ouyè, la tignasse que coumeincè à veni coumeint dè la nai et que sont dza bertses, n'ja pas mèche dè derè què n'ont què dix-houit ans !

Ora, s'on vâo savâi l'âdzo dè 'na bite, ceïn est bin pe molézi. Po lè z'héga, on lâo vouaitè lè deïnits ; po lè vatsès et lè z'ermâillès, on vouaitè pe lè cornès et atant l'ont dè cotsès, atant l'ont fé dè vès, et l'est la mîma tsouza po lè tchivvès.

N'ja què cliâio diabllo d'ozès qu'on ne sâ pas coumeint dianstre s'eïn eïmpreindrè âo justo avoué lâo z'état civi !

Se l'est 'na dzenelhiè, dâi z'ons poivont vo ceïn derè rein qu'eïn vouaitent la crèta, dâi z'altro suivant dierro le fe d'âo per dzo et onco, ceïn est bin casuet, kâ vo vâidès prâo soveint dâi totès vilhès dzenelhiès que vo z'eïn font bin mè què dâi pudzenès.

S'è prâo assebin que s'on eïn fâ couâirè iena po on dinâ, avoué 'na pliatèlâ dè riz âo-bin oquiè d'altro, vo vâidès astout se vo z'ai à fèrè avoué 'na tota vilha dzenelhiè âo bin 'na dzouvena, kâ se vo z'itès d'obedzi dè vo rontrè on part dè martès po poâi dècrotsi oquiè déveron cliâio coussès et que la tsai vo restâi tota eïntremi lè deïnits, vo z'itès su què la bitè gloussivè dza dâo temps dè la révoluchon dâi menistrès.

Enfin, quiet ! l'est tot coumeint quand on boutsi vo veïnd dè la tsai dè 'na vilha vatse po cliâ dè 'na modze.

On dzo que dévezâvont dè cliâio z'affèrès dévant la fretèri, Trombineau fe âi z'altro :

— Eh bin ! mè, sè vo derè quin âdzo à n'ôn pudzin !

— Adon, coumeint recognâi-tou ceïn ? firont lè z'altro.

— Ai deïnits, pardi !

— Kaise-tè, fou, lès pudzins n'ont meïn dè deïnits !

— Sé prâo, lâi reponde Trombineau, mâ, mè, y'eïn è, dâi deïnits !

La Mayon à tout le monde.

PORTRAIT D'AUTREFOIS.

— « Tante Mayon, ma maman vous fait demander un peu de fleur de tilleul, mon petit frère est malade ; et vous seriez bien aimable de venir chez nous quand vous aurez le temps, ma maman voudrait vous demander un conseil ! »

Il ne se passait guère de jour sans qu'une pareille demande fût adressée à la tante Mayon, ou comme on l'appelait le plus souvent : la *Mayon à tout le monde*. Dans le petit hameau des Trois Sapins, où elle habitait, et dans les nombreuses maisons foraines d'alentour on s'était habitué à la considérer à la fois comme une bonne fée secourable et comme une domestique à tout faire. — Chaque fois que, dans un ménage, il y avait un mort, un malade ou quelque besogne extraordinaire, on était sûr de la voir arriver, ou si par hasard elle ne venait pas elle-même, on ne se faisait aucun scrupule d'aller la chercher à quelque heure que ce fût. — Une femme se trouvait-elle en mal d'enfant, on venait quérir la Mayon, et celle-ci, quittant toute besogne, mettait la grosse clef de sa porte dans sa poche et partait bravement sans se faire prier. — Dans la maison où elle arrivait, et où tout était en désordre avant sa venue, elle avait vite fait de tout remettre à sa place. Au bout d'un moment, le père vaquait à son ouvrage, les enfants étaient tranquilles et la mère reprenait courage à voir la tante Mayon trotter ça et là, illuminant la chambre de son sourire discret qui donnait confiance à lui seul. — Une vache était-elle malade, ou un enfant ne pouvait-il pas pousser ses dents, on recourait à la tante Mayon. Elle avait des ressources inépuisables de mauve, de tilleul, de mille herbes de la montagne qu'elle avait cueillies elle-même le jour de la Saint-Jean d'été selon les vieilles coutumes et dont elle composait des baumes infailibles. Nul autre dans la contrée ne connaissait mieux l'herbe sans couture qui arrête le sang, la primevère de montagne, le thé suisse et beaucoup d'autres plantes merveilleuses. Sa chambre *dessus* était un vrai musée botanique, où l'on trouvait de tout, depuis les *taconets* jaunes si communs, jusqu'au *genépi* qu'elle ne craignait pas d'aller chercher en des endroits presque inaccessibles. — Les bottes d'herbes et de fleurs séchaient aux parois ou sur le plancher et imprégnaient toute la maison et jusqu'à la Mayon elle-même de senteurs saines et pures. — Elle seule savait dans quel coin reculé on trouvait telle herbe, à quel moment exact fleurissait telle autre et les seules personnes à qui elle causait du tort étaient les médecins et les apothicaires dont elle gâtait absolument le métier.

Personne mieux qu'elle ne savait réciter les vieilles prières qui rendent le lait aux vaches, arrêtent le décroît ou font retrouver les objets perdus.

Les enfants eux-mêmes s'adressaient avec confiance à la *Mayon à tout le monde* quand ils s'étaient coupé le doigt, ou que les engelures, gagnées à se *tuger*, les faisaient trop souffrir. Plusieurs même faisaient en sorte d'avoir souvent besoin de ses bons offices, car elle ne les renvoyait jamais sans leur avoir garni leur poche de prunes sèches ou de fèves grillées, suprême gourmandise, comme chacun sait.

Lorsque le voisin Jean-Pierre voyait venir l'orage et faisait tous ses efforts pour rentrer son foïn avant la pluie, il était bien rare qu'il ne se dit : « Si seulement la *Mayon à tout le monde* venait nous aider », et presque toujours on la voyait arriver, essoufflée d'avoir couru, et son rateau à la main.

Si, au milieu d'une nuit d'hiver, une de ces nuits froides où la neige durcie craque sous les pieds et où le froid vous pénètre de part en part comme de fines aiguilles, un paysan à l'affût du renard dans son étable bien chaude, voyait passer dans le sentier un falot qui se remuait avec de jolis mouvements de souris, il n'avait pas un instant d'hésitation et se disait :

— « Voilà la *Mayon à tout le monde* qui a été soigner la vieille Gritelet du Coin. »

Ce surnom datait de bien des années, lorsqu'étant toute petite, elle entendit un jour chacun de ses frères et sœurs exprimer sa préférence pour l'un de leurs parents.

— Moi, disait la petite sœur Julie, je suis à mon papa ! — Moi, répondait le frère aîné, je suis à grand'maman ! — Et toi, petite Marie ? — Moi, répondit-elle au bout d'un moment, et comme incapable de faire un choix, je suis à tout le monde !

On rit et le mot resta. Elle fut vraiment à tout le monde : à ses frères et sœurs dont elle subissait tous les caprices, à sa mère dont elle fut l'aide dé-

vouée, à son père dont elle savait deviner et alléger les soucis et les préoccupations, à ses petits camarades d'école dont elle prenait soin à la sortie, nouant le mouchoir de l'une, retrouvant le cache-nez de l'autre, prêtant ses mitaines à un troisième.

Jeune fille, jamais personne ne lui fit la cour, et pourtant on la conduisait dans les danses. Elle y allait volontiers, s'amusant quand elle voyait les autres s'amuser, s'interposant dans les querelles entre amoureux ; mais elle y renonçait volontiers aussi quand il y avait un malade à veiller ou quelque autre corvée de ce genre.

Puis vint l'âge mûr, les vieux parents moururent, les frères et sœurs s'étaient dispersés, les uns mariés, d'autres à l'étranger, et elle resta seule dans la vieille maison familiale, sans pourtant ressentir beaucoup de vide autour d'elle. N'avait-elle pas pour famille tout le hameau, toutes les vieilles femmes abandonnées dont elle était la Providence, les chats errants qu'elle nourrissait en cachette et tous les malades qui ne connaissaient guère d'autre médecin !

Où, elle était vraiment la *Mayon à tout le monde*, et jamais ce surnom, qui faisait sourire les étrangers, n'avait paru le moins du monde ridicule aux gens qui l'entouraient et la connaissaient. — Quel plus beau titre de gloire aurait-on pu décerner à cette vieille paysanne, simple d'intelligence, mais au cœur large et généreux, à cette humble femme, qui, presque sans fortune, ne renvoyait jamais un pauvre à vide ? Elle était vraiment à tout le monde, c'est-à-dire à tous les faibles, les malheureux, les souffrants, les délaissés, quels qu'ils fussent, ce titre naïf exprimant mieux que rien autre, cette complète abnégation exercée si simplement et si joyeusement par une pauvre fille qui, n'ayant plus de famille considérait le prochain comme son frère et sa sœur. —

Or, un après-midi d'hiver, la *Mayon à tout le monde*, assise au coin de sa fenêtre, regardait tomber la neige lorsque le messager s'arrêta devant sa porte. Cela n'était pas rare : c'est à lui qu'elle confiait les bas qu'elle vendait au village de B... et c'était lui qui lui apportait ses petites commissions. Souvent, quand même il n'avait rien pour elle, il s'arrêtait un moment pour secouer la neige de ses pieds, sûr qu'il était de trouver une tasse de café chaud dans la *cavette* du fourneau et un bon conseil s'il lui en fallait. — Ce jour-là, il lui tendit une lettre et tandis qu'il buvait sa tasse de café accourtumée, le dos au fourneau, elle se dépêcha d'ouvrir la missive, inquiète de savoir qui lui écrivait et elle lut à haute voix :

« Ma chère cousine,

» Quoique nous nous soyons rarement vues, nous sommes cependant parentes assez rapprochées, puisque feu la mère était ma cousine germaine. Je me sens très malade et ne voudrais pas mourir seule. Veux-tu venir auprès de moi. Je crois bien que tu n'auras pas à me soigner longtemps, mais je voudrais le savoir ici quand je mourrai, afin qu'il y ait quelqu'un pour résister au pillage de ma maison après ma mort.

» Ta vieille cousine,

» Jaquime. »

— Eh ! miséricorde, s'écria le messager ; la Dzaquemette est malade, et elle vous demande d'aller la soigner ! J'espère bien que vous n'irez pas !

— Et pourquoi pas ? demanda la Mayon en levant sur lui ses yeux limpides, restés naïfs et doux malgré les rides qui les entouraient.

— Pourquoi ! mais vous ignorez donc ce qui se passe dans la maison de la Dzaquemette ! Vous ne savez donc pas que toutes les nuits on y *aperçoit* ? Les autrefois, déjà, les anciens parlaient du vieux justicier qui revenait dans cette maison, avec son grand habit rouge, à la mode du temps jadis, et qui *déguillait* tout dans la maison, en punition de ses vols du temps qu'il administrait la commune ; et voilà que depuis tantôt trois ans il revient encore beaucoup plus souvent. Tous les gens du village vous le diront : si vous passez entre onze heures et minuit dans le sentier qui longe la maison, vous entendrez crier, pleurer, comme si quelqu'un suppliait, puis vous verrez une lumière dans le galetas et la *chambre-dessus*, puis vous entendrez des chaînes, de l'or qu'on remue. C'est épouvantable ! Et même, il y a quatre ou cinq mois, tout de suite après le vol commis chez Louis au juge, on a vu passer devant la maison un grand fantôme blanc, qui avait une ceinture d'os de morts qui faisait un bruit effroyable... Miséricorde ! Miséricorde ! aller

dans cette maison; mais vous n'en reviendrez pas vivante: Et si la vieille Dzaquetmette allait défunter! Le diable viendra pour sûr la chercher, une vieille sorcière qu'on ne voit jamais que de nuit, qui est tellement vieille que personne ne se rappelle l'avoir vue marcher sans sa canne,..... que feriez-vous?

(La fin samedi.)

Qu'est-ce que le droit de la Cutty, francier et chavanel?

— Au cours de recherches historiques, faites l'été dernier dans les archives de quelques communes du Gros de Vaud, nous avons trouvé, par ricochet, la copie d'un document énumérant tout au long les redevances dues par les bourgeois de Combremont-le-Grand, à LL. EE. ville et canton de Fribourg; manuscrit dans lequel on lit, entre autres:

«..... le droit de la Cutty qui est dû par ceux qui gardent bestes porcines en leur maison, savoir est de chacune d'icelles cinq noueds de l'épine du dos francier, lesquels cinq noueds se doivent lever après le chavanel, et outre ce, une jambe de porc, de chacun devant ou dernier payables tous les ans sur un chacun jour et terme de la St-Martin, en hiver, en temps de Maset».

Le terme de *masel* ou *mazi*, qui a donné le verbe *mazalla*, employé ici pour boucherie, n'est pas inconnu dans le Jorat où nous l'avons entendu de la bouche de patoisants octogénaires, quoiqu'il soit propre au patois fribourgeois broyard. Allez en effet, à l'écurie ou à la foire, en compagnie de nos bons amis et voisins fribourgeois, vous entendrez facilement porter l'appréciation suivante sur une vieille vache ou un porc à l'engrais: *Va férè onco on bon mazi!* pour dire que l'animal en question sera profitable à abattre pour l'usage du ménage.

Par contre, les glossaires dont nous disposons, n'ont pu nous donner l'explication des trois autres expressions soulignées dans cet extrait. Quelle est l'origine du droit de la Cutty? Où se trouve le chavanel? Que signifie ce mot francier? est-il adjectif ou verbe, ou peut-être ni l'un ni l'autre? Autant de questions que nous posons à nos lecteurs, persuadés qu'il se trouvera quelque aimable romaniste (si roman il y a), charmé d'y répondre avant le prochain samedi.

OCTAVE CHAMBAZ.

Pommes au beurre. — Choisissez sept ou huit jolies pommes reinettes, enlevez le cœur avec un vide-pommes, ensuite, vous les pèlerez finement et vous les frotterez de citron, rangez-les en rond dans un plat gratin et mettez dans chaque pomme un petit morceau de beurre frais, mettez-en aussi quelques morceaux entre les pommes. Saupoudrez le tout d'une forte couche de sucre pilé à la vanille ou à la cannelle, versez un demi-verre d'eau froide dans le fond du plat et placez-le dans un four assez chaud.

Il faut environ une demi-heure de cuisson.

Quand les pommes sont prêtes et au moment de les servir, remplissez le vide produit par l'enlèvement des pépins avec une demi-cuillerée à café de gelée de groseilles ou d'abricots. Servez les pommes dans le plat où elles ont cuit, et très chaudes.

Le gâteau Nantais. — Mettez sur un tour à pâte un litre de farine, faites un trou dit *fontaine*, mettez-y une demi-livre de sucre en poudre, un quart de beurre, un quart d'amandes pilées, un peu de râpure d'écorce de citron, quatre œufs; détrempez et fraisez cette pâte qui doit être un peu ferme; abaissez-la d'un demi-centimètre et formez-en un gâteau que vous masquez avec une pâte faite d'amandes hachées, sucre en poudre et blanc d'œuf. Saupoudrez et glacez votre gâteau de sucre en poudre et faites cuire à feu doux, sur des plaques beurrées.

Fête des Narcisses. — La 3^{me} fête des narcisses aura lieu le mercredi 10 et le jeudi 11 mai, jour de l'Ascension. Elle comprendra, le premier jour, de grands ballets du printemps avec chœur, un cortège et une bataille de fleurs. Le lendemain, répétition des chœurs et des ballets. — Le scénario et la musique ont été confiés à M. Frank Choisy, un Genevois habitant Mulhouse. — L'Orchestre du Kursaal et la Lyre prendront leur concours. — Le ballet final comprendra 300 exécutants. Il y aura une nombreuse série de scènes et de rondes allé-

goriques, où les fleurs printanières joueront le grand rôle. — Pour le défilé des voitures, bicyclettes, groupes à pied, une somme de 3000 fr. a été mise à la disposition du jury.

Boutade.

La femme d'un négociant en bois, d'Essegg, capitale de l'Esclavonie, ayant quitté tout d'un coup le toit conjugal, son mari vint à être avisé qu'elle avait dû prendre le train pour Pecs, en Hongrie.

Aussitôt il eut l'idée de télégraphier au préfet de cette dernière ville!

«Arrêtez ma femme qui a pris l'express pour Pecs. Signalement: quatre-vingt-trois kilos (poids exact)».

Le préfet de police fut d'autant plus embarrassé au reçu de cette singulière dépêche que, s'étant rendu lui-même à la gare pour l'arrivée du train, il put constater que la plupart des voyageurs étaient plutôt grasses.

Après quelque hésitation, il se décida pourtant à les faire passer toutes, à tour de rôle, sur la bascule à bagages de la gare. Une seule d'entre elles se trouva peser exactement le poids indiqué. C'était l'infidèle.

Une charmante dame de notre connaissance, qui vient d'entrer dans sa 35^e année, n'éprouve jamais de plus grand embarras que lorsqu'on lui demande son âge. Néanmoins, il faut avouer qu'elle s'en tire à merveille. «Comme tout le monde sait, répond-elle ordinairement, que mes deux amies, mesdames M... et R..., sont de mon âge, vous dire le mien, ce serait vous dire le leur, et elles me trouveraient peut-être indiscreète. Je préfère donc que vous les interrogiez vous-mêmes à ce sujet.»

Inutile d'ajouter que les amies de la dame en question ne manquent jamais, en pareil cas, de se priver de quatre ou cinq printemps.

Authentique:

Peu après le 4 septembre 1870, le prince Napoléon descend d'un train à la gare de Nyon. Un Français, aussi en passage à Nyon, le reconnaît et lui crie aux oreilles, à pleins poumons: *Vive la république!*

Sans se déconcerter, et tout en lançant un regard d'aigle à son interlocuteur, le prince lui répond de sa voix la plus forte: *Vivent les pommes de terre!*

Mots et locutions. — D'où vient le mot *fumiste*, qualificatif appliqué aux farceurs?... Un chercheur croit qu'on dit *plaisanterie de fumiste*, par allusion à la fameuse note fournie par un fumiste et qui portait:

M'être transporté avec un apprenti dans la salle à manger du sieur X. Fr. 2
Avoir essayé d'empêcher la cheminée de fumer » 3
N'avoir pas réussi. » 5
Total. Fr. 10

Aux jeunes filles à marier:

Sur un navire se trouvait une miss courtisée par quatre gommeux. Elle alla trouver le capitaine et lui demanda conseil.

Après réflexion, le capitaine répondit: Jetez-vous à la mer et vous donnerez votre main à celui qui vous retirera:

La jeune fille se précipite courageusement dans l'onde amère: trois de ses amoureux s'élançant et la sauvent.

Nouvel embarras de miss... Nouvelle demande de conseil au capitaine qui, après une nouvelle réflexion, répondit:

— Epousez celui qui n'a pas été à votre secours, ce n'est pas le moins intelligent des quatre.

Presque chaque soir M. B... rencontrait sur son passage un mendiant qui lui demandait vingt centimes, en ajoutant qu'il n'avait pas diné.

— Mais enfin, lui demande un jour M. B..., comment diantre faites-vous pour vivre?... Vous me répétez chaque jour que vous n'avez pas diné?..

— C'est que je dine plus tard, mon bon m'sieu!...

Les enfants de Savigny avaient profité d'un dimanche pour faire aux petits artilleurs, en brûlant de la poudre dans de vieux canons de fusil, et cela à la barbe d'un membre de la commission des écoles. Le lendemain, l'honorable fonctionnaire se rend au collège pour admonester les jeunes perturbateurs. S'adressant à l'un d'eux:

— Dis voir, François, c'est toi qui mettais le feu?... Je devrais te punir sévèrement; mais cependant, si tu sais me dire qui a inventé la poudre, je te libèrerai.

— Je ne sais pas, dit l'enfant, mais j'ai souvent entendu dire dans le village que ce n'était pas vous.

Mot de notre logogriphe du 8 avril: — *Dinde.* — Nous n'avons reçu aucune réponse.

Récréation mathématique.

C'était au temps de la moisson, vers midi. Deux villageois, qui travaillaient depuis le lever du soleil, constataient l'état de vacuité de leurs bidons, quand tout à coup ils aperçurent à l'extrémité du champ une jeune et gentille paysanne qui vint déposer devant eux une cruche contenant exactement 8 litres de vin.

— Ah! ah! s'écrie un des travailleurs, nous n'avons plus maintenant qu'à faire le partage.

— Là est le difficile, reprit le camarade, car ton vase contient 5 litres et le mien n'en contient que 3.

— Moi, dit alors Jeanneton, qui était une maligne, je me charge de résoudre la question et de vous laisser à chacun (tout en n'employant que ces 3 vases) exactement 4 litres de vin.

A nos lecteurs de chercher comment Jeanneton s'y prit pour opérer ce partage.

OPÉRA. — Il ne restait pas une place vacante, dimanche dernier, à la deuxième représentation de *La Traviata*. Mardi, pour *La fille du régiment* et *Les noces de Jeannette*, et hier, pour *Les pêcheurs de perles*, de Bizet, c'était la même chose. Il n'y a là rien de surprenant pour quiconque a déjà entendu nos artistes et constaté les soins particuliers que l'administration voue à la mise en scène. Nous ne croyons pas qu'il soit possible d'avoir mieux. — Demain soir, une seconde de *Mignon*, et, la semaine prochaine, pour la première fois à Lausanne, **Thais**, avec décors nouveaux.

Société des jeunes commerçants. — Ce soir, dans les salles du Casino, séance annuelle de distribution des récompenses. Après la séance, partie familiale. Programme très attrayant.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes en entête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

OCCASION Les grands stocks de marchandises pour la Saison d'automne et hiver, telle que:

Ettoffes pour Dames, fillettes et enfants, dep. Fr. 1 — p. m.

Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »

Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 »

Cotonnerie, toiles écruées et blanchies » — 20 »

jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. — Adresse: Max Wirth, Zurich.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.